

Cartes d'affaires

Si vous avez besoin d'un piano!
Achetez le fameux
EVANS BROS.
Le meilleur instrument sur le marché.

J.-G. CHÉNIER,
220 rue Division, Ottawa.
Agent général pour tout le district d'Ottawa.

Wm. J. LANDREVILLE
Entrepreneur de
Pompes Funèbres
401 rue Sparks — Tél. : Queen 3658
811 rue Dalhousie, — Tél. : R. 717.
Succursales : en tous les points.

Devlin & Ste Marie
AVOCATS
191 rue Principale
HULL, Que. Tel. Queen 276.

Docteur J.-E.-N. de Haitre
Gradué de la Faculté de Médecine
de Toronto.
Ex-Inter des Hôpitaux de Paris.
S'occupe de médecine et de chirurgie
généralistes, mais

SPECIALISATION
des maladies des voies urinaires, des ma-
ladies des femmes et des maladies des
voies digestives.

HEURES DE BUREAU : 230 AVENUE Lan-
cier, téléphone : Rideau 143, de 2 heures
à 5 heures de l'après-midi et de 7 à 8 heu-
res du soir.

TELEPHONE QUEEN 4180.

Dr J. U. DeLisle

DENTISTE

Cole des rues Principale et Britannia, 8111
Heures de bureau : 9 h. à 6 p. m.
Entrée : No 70 rue Britannia.

Spécialité : Ouvrages en or.

Dr. Eug. Quesnel, B. A.
Médecin-Chirurgien
HEURES DE BUREAU
8 à 10 A. M. — 1 à 4 P. M.

374 Rue Rideau

Téléphone : Rideau 652

BOUTET & BELANGER
52 RUE RIDEAU - OTTAWA
BERNARD BOUTET, B. L.
AVOCAT, NOTAIRE, ETC.

AURÉLIEN BELANGER, M. A. Ph. L.
ANCIEN INSPECTEUR DES ÉCOLES BILINGUES.
Téléphone : R. 1711.

Auguste Lemieux, C. R.

AVOCAT
Pour l'Ontario et Québec
NOTAIRE PUBLIC
Agent en procédures de la Cour Suprême,
de la Cour de l'Échiquier et de la
Commission des Chemins de Fer. Affai-
res parlementaires et départementales,
etc., etc., etc. Argent à prêter. Edifice
"Central Chambers", 46, rue Elgin, Ot-
tawa. Téléphone Queen 1092.

Dr F. X. VALADE
192 rue St-Patrice
Tel. R. 1362 OTTAWA.

Heures de consultations :
9 à 10 A. M. — 2 à 4 P. M. — 7 à 8 P. M.
SI ECALITÉS : Maladies des Enfants et
de la Femme

Dr R. CHEVRIER

Spécialité : Chirurgie abdominale
Heures de bureau : 2 à 4 p. m.
66 DALY OTTAWA. Téléphone : Rideau 796

Dr JOSAPHAT ISABELLE

121 BREWERY - HULL
CONSULTATIONS :
9 à 10 A. M. — 1 à 3 P. M. — 7 à 9 A. M.
TELEPHONE : Queen 3694.

Agences Fédérales Limitées.

Couriers en Assurance et Immobilier
Agents pour Charbon Lackawanna
232 Rue Dalhousie, Ottawa
Bureau : 169 Rue Principale, Hull
Tel. Rideau 504. Queen 778

LA Cie GAUTHIER, Ltee

Importateurs de Papiers Peints
et de Peintures
539 St-Patrick. Téléphone : R. 894

Dr A. L. TELMOSSÉ

Médecin-Vétérinaire
66 rue York, Ottawa, Ont.
Phonés : R. 272. — Office R. 1632.
Inspecteur Médical pour "The General
Animale Insurance Co. of Canada."

**Abonnez-vous à la
JUSTICE**

FRANÇOIS DE BIENVILLE

ROMAN CANADIEN
SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE AU XVIIÈME SIÈCLE

PAR
JOSEPH MARMETTE

(Suite.)

Quelques jours après, Dent-de-
Loup avait disparu, sans qu'on
pût expliquer comment il était par-
venu à s'échapper des barreaux qui
l'enfermaient si bien, et la femme
de son camp.

Un mois plus tard, vers le mi-
lieu de juin, Dent-de-Loup apparut
hâlé, épuisé, et se dirigea vers le vil-
lage, où l'on attendait rien
moins que son retour.

Comment l'Iroquois était-il par-
venu, seul et sans armes, à regar-
der ses frères au milieu des périls
sans nombre que lui suscitaient
sans cesse les dangereux voisins
des blancs ?

Le premier soin de Dent-de-
Loup, lorsqu'il se trouva dans le
bois et à l'abri de toute poursuite
immédiate, fut de se confectionner
un arc et des flèches, à l'aide
du couteau que lui avait procuré
Jean Houdon. La corde était tou-
te trouvée, car le prévoyant sau-
vage l'avait tirée de son gilet, dont
il avait mis, durant le der-
nier jour de sa captivité, les meil-
leurs fils à profit.

Ces armes primitives l'avaient
empêché de mourir de faim dans
sa longue marche à travers la for-
êt. Un original qu'il surprenait
se désaltérant au bord d'un lac,
une perdrix que son trait allait
chercher sous la feuillée, un lièvre
que sa flèche arrêtait sur le bord
d'un terrier, tels étaient les ali-
ments dont il se nourrissait son aven-
tureuse existence.

C'est ainsi qu'après maintes fa-
tigues, après maintes angoisses
causées par la possibilité de re-
tomber entre les mains de ses en-
nemis, le Chat-Rusé revint les
bords aimés de la rivière Mohawk.

Mais de cruelles déceptions l'at-
tendaient dans sa bourgade. D'a-
bord le prestige d'invincibilité
attaché à son passé venait de su-
bir un rude échec, par suite de sa
défaite et de sa capture récente ;
ensuite, comme on l'avait cru mort,
un autre chef avait été élu durant
son absence. Dent-de-Loup trou-
va donc fort peu de sympathies à
son retour, et vit aussitôt dans
son remplaçant un homme fort ja-
leux du titre qu'on lui avait confé-
ré. Ce que voyant, le Chat-Rusé
se tint à l'écart et rendit dédain
pour froideur.

Cependant, les colons anglais,
qui s'occupaient alors activement
de leur expédition contre le Cana-
da, avaient gagné l'alliance des
couteaux Iroquois. Déjà le Connec-
ticut et la Nouvelle-York avaient
obtenu des Agniers, des Sokokis
et des Loups la promesse de se
joindre aux deux mille hommes
de troupes que ces deux États di-
rigeaient par le lac Champlain
contre la Nouvelle-France.

Nous avons vu, dans le premier
chapitre, le résultat de ce projet
avorté ; il n'est donc nullement
surprenant que Dent-de-Loup, dont
seulement la dent de Loup, dont
le ressentiment contre les Français
augmentait en raison du mauvais
accueil qu'il recevait des siens,
révélait dans l'ombre à de cruels
projets de vengeance. Mais bien
que sa haine fût vouée à tous les
habitants du Canada, elle s'atta-
chait de préférence à ceux qui l'a-
vaient vaincu et fait captif, c'est-à-
dire aux Québécois, qui com-
posaient en partie l'expédition de
Schenectady.

Aussi, dès qu'il apprit que l'on
armait une flotte à Boston pour
s'emparer de Québec, rumina-t-il
un projet qu'il s'efforçait de mé-
tendre à exécution.

Quelques heures lui suffirent
pour préparer ses armes, et, trois
jours après son arrivée, Dent-de-
Loup ressortait de son village d'un
pas lesté et fier comme au temps
d'autrefois.

— Où va donc mon frère Dent-
de-Loup ? lui demanda le chef qui
l'avait suppléant.

Dent-de-Loup lui lança un re-
gard chargé de mépris, et, lui mon-
trant son costume et ses armes :
— Mon frère a-t-il des yeux pour
ne point voir ? dit-il en passant
outre.

Quelques jours après, un Iro-
quois de haute taille secouait la
poussière de ses mocassins aux
portes de Boston.

— Je veux voir un des chefs
blancs qui vont porter la guerre
au Canada sur leurs grands épa-
ules, dit-il en mauvais anglais au
premier passant qu'il rencontra.

Celui auquel il s'adressait était
un soldat nouvellement enrôlé pour
l'expédition de Québec. Il con-
duisit le sauvage chez le lieutenant
qui l'avait engagé dans sa compa-
gnie, car il était plus facile au
lieutenant qu'au soldat de présen-
ter l'Iroquois aux officiers supé-
rieurs.

— Qu'attends-tu de nous ? de-
manda l'officier au sauvage.

— Je veux me venger des fa-
ces pâles de là-bas.

L'homme blanc envisagea l'hom-
me rouge qui, de son côté, riva
ses yeux sur ceux de son interlo-
cuteur. Une lueur de satisfaction
passa sur la figure du blanc, qui se
dit : "J'ai mon homme."

— Je suis moi-même un des chefs
que tu veux voir, dit-il au sau-
vage. Consens-tu à venir combattre
avec moi ?

L'Iroquois parut content aussi
de la première impression que lui
avait causée l'autre. Aussi s'em-
pressa-t-il d'accepter sa proposi-
tion.

Ces deux hommes avaient deviné
leur valeur respective, au premier
coup d'œil.

L'un se nommait Dent-de-Loup ;
l'autre était le lieutenant John
Harthing.

CHAPITRE IV.

L'ESPION.

Que l'on veuille bien nous per-
mettre de placer ici, avant de sui-
vre Dent-de-Loup dans son expé-
dition à Québec, le court exposé
des causes qui amenèrent contre
le Canada l'attaque de 1690. Car
il est bien temps d'expliquer com-
ment une flotte anglaise se trou-
vait mouillée au pied de l'île d'Or-
léans le quatorzième jour d'octo-
bre de cette même année.

Par suite de l'accession de l'An-
gletterre à la ligue d'Augsbourg
contre Louis XIV, la Nouvelle-
France allait avoir à lutter contre
les colonies anglaises. On se bat-
tait là-bas, dans la mère patrie, il
fallait conséquemment s'entourer
de ce côté-ci de l'Atlantique ;
rien de plus logique alors. Tel fut
pourtant le premier mobile de
ces luttes si fréquentes qui désol-
èrent, dès leur naissance, les co-
lonies anglaises et françaises de
notre continent.

Mais comme le parti victorieux
fléchissait naturellement par y trou-
ver son profit, ces querelles entre
les colonies anglaises. On se bat-
tait là-bas, dans la mère patrie, il
fallait conséquemment s'entourer
de ce côté-ci de l'Atlantique ;
rien de plus logique alors. Tel fut
pourtant le premier mobile de
ces luttes si fréquentes qui désol-
èrent, dès leur naissance, les co-
lonies anglaises et françaises de
notre continent.

Voilà le second et le plus proche
mouvement de ces guerres incessantes,
mouvement qui n'était pourtant qu'une
conséquence de l'autre.

En 1689, la guerre étant donc
résolue entre la France et son an-
tique rival de l'autre côté de la
manche, les colons anglais et
français du nouveau monde se ni-
rent aussitôt à dévorer les vieux
mousses et à fourbir leurs épées
de combat.

Cette fois-ci, les Canadiens vou-
lurent être agresseurs et prévenir
leurs ombrageux voisins, en por-
tant la guerre au sein même du
territoire ennemi. Le premier
coup fut donné par le capitaine
"Glan, dit M. Goulet", et par
"l'assailir à la fois à la baie
d'Hudson, dans la Nouvelle-
York et sur les différents points
des frontières septentrionales."

Le premier coup fut en effet
porté dans la baie d'Hudson, que
d'Herberville rendit à la France
par de glorieux combats qui n'é-
taient cependant que les préludes
de ses futures victoires.

Mais le projet de M. de Callières,
qui consistait à attaquer la
Nouvelle-York par terre et, par
mer, bien qu'agréé d'abord, ne
reçut ensuite aucune exécution.
Car on tinta aux colons français
l'ordre de se borner à la défensive,
vu qu'on avait assez à faire en
France et qu'il était impossible
d'une manière efficace. Il fallut
donc abandonner ce projet qui
souriait tant à M. de Callières et
à M. de Frontenac.

Ce dernier gouverneur, voyant
la colonie livrée à ses propres res-
sources, ne voulut cependant pas
renoncer complètement à ses des-
seins ; et, dans l'hiver de 1689-90,
il organisa, coup sur coup, les
trois expéditions de Schenectady,
de Salmon-Falls et de Casco. On
sait qu'elles furent toutes trois
couronnées de succès, la première
surtout, qui produisit une terrible
sensation dans la Nouvelle-York.

Ces divers avantages commen-
çaient à alarmer sérieusement les
ennemis ; aussi, nommément dit,
dans le mois de mai de l'année
1690, des députés qui se réunirent
pour la première fois à New-York
sous le nom de "congrès".

L'envahissement du Canada par
terre et par mer y fut décidé.
Winthrop, à la tête de trois mille
cents colons et Iroquois, de-
vait pénétrer chez nous par le lac
Champlain, tandis que le chevalier
Phipps était chargé, à l'aide d'une
flotte dont on lui donnait le com-

mandement, de conquérir l'Acadie
et Québec.

C'était presque un plagiat du
plan de M. de Callières.

Nous avons dit déjà comment
le corps d'armée commandé par
Winthrop se dispersa tout à coup,
avant même d'avoir touché notre
sol. Quant à l'expédition de
Phipps, ce récit fera voir combien
peu ses auteurs en retirèrent de
gloire et de profit.

Nous avons aussi démontré plus
haut que la mésintelligence de
Winthrop et de ses officiers avait
grandement contribué à faire
échouer l'expédition de terre ;
voyons un peu maintenant quel
était l'homme qui devait com-
mander la flotte chargée de prendre
Québec.

William Phipps était né à Pé-
quiquet vers l'an 1650. Le pau-
vre forgeron, de ce fils aîné de
vingt-cinq frères et sœurs, ne
se doutait certainement pas, à la
naissance, de sa future destinée ;
il se contentait de se consacrer à
des occupations modestes.

D'abord berger par nécessité, le
jeune homme apprit ensuite le mé-
tier de charpentier. La vue de la
mer lui inspira alors l'idée de ten-
ter le destin sur le périlleux élé-
ment ; car il se construisit un petit na-
vire qu'il lança sur les flots avec
ses espérances, et peut-être ses
prospérités de bonheur à ve-
nir.

par habitude que par talent, sa
bonne étoile voulut qu'il parvint
au commandement d'une frégate ;
c'était déjà jol pour un ex-berger.

Mais sa chance ne devait pas s'ar-
rêter là ; elle le conduisit sur les
côtes de Cuba, où il parvint à re-
tirer des flancs d'un gallion espa-
gnol qui avait autrefois coulé à
fond près de cette île, la belle
trouvaille de 300,000 livres ster-
ling, tant en or et en argent qu'en
perles et en bijouteries, ce qui lui
procura d'abord une petite fortune,
et ensuite le titre de chevalier
anglais.

Notre heureux aventurier était
donc devenu sir William Phipps,
lorsque au mois de mai 1690, il fut
amiral de la flotte destinée à faire
la conquête de l'Acadie et du Cana-
da.

Le 20 mai, l'escadre de Phipps,
composée d'une frégate de quaran-
te canons, de deux corvettes et de
plusieurs transports, avec sept
cents hommes de débarquement,
parut devant Port-Royal, capitale
de l'Acadie.

Le gouverneur, M. de Menneval,
n'avait avec lui, dans cette place
dont les fortifications étaient en
ruines, que soixante et douze sol-
dats. Voyant que résister serait
folie, le gouverneur capitula à des
conditions honorables.

Mais l'éducation première de
sir William Phipps ne l'avait pas
fait fuir fort en théorie qu'en pra-
tique sur la courtoisie et le droit
des gens ; aussi ne se gêna-t-il nul-
lement pour marcher sur les ter-
ritoirs de la reddition, quand il eut
vu dans quel état de délabrement
était la ville, et quel petit nombre de
défenseurs elle contenait. Il livra
les habitations au pillage, et, après
avoir fait prêter serment de fidélité
aux colons, il partit, emmenant
prisonnier M. de Menneval, malgré
les belles promesses qu'il lui avait
faites.

Ensuite, il passa par Chedabou-
nou et l'île Percée, où il ne laissa
que des ruines.

Après ces hauts faits, le glorieux
amiral retourna vers ses concitoyens,
chargé de faciles dépouilles
qu'il devait plutôt à une indigne
violence et à un heureux hasard,
qu'à une réelle habileté.

Sir William était cependant ren-
du à l'apogée de sa grandeur lors-
qu'il fit voile pour le Saint-Lau-
rent, dans l'automne de l'année
de grâce mil six cent quatre-vingt-
dix. Nous verrons par la suite
comment son étoile pâlisait d'a-
bord en face du Cap-aux-Diamants,
le put voir se heurter plus tard
contre les rochers de l'île
d'Anticosti, puis des Antilles, et
s'abîmer dans ce même océan d'où
elle l'avait vu sortir radieux et
souriant à l'avenir.

C'est que William Phipps n'é-
tait en résumé qu'un de ces hardis
et heureux aventuriers que la Pro-
vidence agit un moment au-dessus
des masses afin d'attirer sur eux
l'attention de la foule et de faire
survenir aussi, par ce moyen, de
nouvelles ambitions. Donné d'une
intelligence assez bornée, d'un ju-
gement des plus médiocres, il s'é-
leva tant que ses succès furent
dans le plan providentiel ; mais
une fois livré à ses seules res-
sources, William Phipps, incapable
de se maintenir par lui-même sur
hauteurs, perdit l'équilibre et se
cassa les reins dans sa lourde chute.

On nous trouvera peut-être un
peu sévère dans notre jugement
sur un malheureux vaincu ; mais
l'histoire de sa vie, qui montre
combien il était superstitieux,
ignorant et borné, puis, en parti-
culier, les fautes qu'il commit dans
son expédition contre le Canada,
sont là pour corroborer notre opi-
nion sur cet homme.

(A suivre.)

Lisez nos annonces, vous en re-
tirerez certainement du profit.

Ce qu'on pense de nous

Le Petit Journal, de Lewiston,
Maine, fait précéder des commen-
taires suivants la reproduction
d'un de nos articles, *Récompenses
médicales* :

"La 'Justice', d'Ottawa, n'a
pas l'habitude d'y aller par qua-
tre chemins lorsqu'elle a quelque
chose à dire à ses lecteurs ou à
d'autres. Nous reproduisons avec
plaisir aujourd'hui quelques en-
gels données à ses abonnés retar-
dataires. Nous reproduisons avec
intention, car ce n'est pas seule-
ment dans le district d'Ottawa
qu'on trouve de ces curieux ty-
pes de 'patriotes'."

Dix excellents conseils

On ne lira pas sans intérêt le dé-
calogue commercial suivant, cité
par "Nos loisirs" :

Le directeur avisé d'une grande
maison de commerce de Londres a
fait apposer dans toutes les salles,
bureaux et couloirs de son établis-
sement, une affiche ainsi conçue :

1. Ne mentez pas, cela perd vos
temps et le nôtre.

Nous sommes certains de nous
en apercevoir et c'est là une mau-
vaise fin.

2. Ne regardez pas tant la pen-
dule que votre travail.

Une longue journée bien rem-
plie, paraît courte, une journée
courte mal remplie paraît longue.

3. Donnez-vous plus que vous
n'attendez de vous et vous vous
donnerons plus que vous n'atten-
dez de nous.

4. Vous pouvez augmenter votre
salaire si vous augmentez nos bé-
néfices.

5. Vous vous devez tant à vous-
mêmes que vous n'avez pas les
moyens de devoir à autrui. Fuyez
les dettes et ne fuyez pas votre maison.

6. Occupez-vous de vos affaires
et vous aurez bientôt une affaire
qui vous occupera.

7. Ne faites rien contre votre
conscience. L'employé qui trompe
pour nous est capable de tromper
contre nous.

8. Ce que vous faites en dehors
de votre travail ne nous regarde
pas ; mais si vous distraits in-
fluencent votre travail du lende-
main, cela nous regarde.

9. Ne nous dites pas ce que nous
voudrions entendre, mais ce que
nous devrions entendre.

Nous ne voulons pas un servi-
teur pour notre vanité, mais bien
pour nos intérêts.

10. Ne critiquez pas si nous cri-
tiquons ; si vous méritez d'être
critiqué, vous méritez d'être con-
sidéré. Nous ne perdrons pas
notre temps à enlever la peau d'un
pomme pourrie.

Voilà dix commandements qui
ne sont pas déjà si bêtes et dont
beaucoup pourraient faire leur
profit.

Depuis que cette curieuse af-
fiche est posée, le malin directeur
n'a d'ailleurs eu, paraît-il, qu'à
se louer des divers services de son
établissement, et il semble que les
employés ont à cœur d'appliquer
les sages principes qu'ils peuvent
lire à chaque instant.

TIME IS MONEY

—Le boucher est encore venu
présenter son compte. Il dit qu'il
ne veut plus attendre, que le temps
c'est de l'argent.

—C'est vrai. Eh bien, dis-lui
que je le paierai... en temps !

• • •

Docteur.—Il faut prendre beau-
coup de bains, sortir au grand air,
porter des vêtements légers et je
vous promets la guérison.

Madame.—Je vais dire cela à
mon mari.

• • •

Monsieur.—Que t'a dit le doc-
teur ?

Madame.—Il faut que j'aille
aux bains de mer, puis que je fas-
se un voyage dans les montagnes
et enfin que je m'achète de nou-
velles robes, sans cela, il ne ré-
ponds pas de ma guérison...

• • •

HONNETETE
—Comme tu es pour te lancer
dans les affaires, n'oublie pas que
l'honnêteté conduit au succès, et
si tu te donnes la peine d'étudier
la loi, tu verras qu'en affaires il
y a bien des actes que l'on peut
commettre tout en restant honnê-
te.

• • •

UN TABLEAU BIEN GARNI
Mme Parvenu.—Vous faites des
tableaux sur commande ?
Artiste.—Oui, madame.

Mme Parvenu.—Alors, vous me
peindrez un paysage avec des
daims, des canards, des perdrix,
des faisans, des bœufs, des moutons,
des porcs, un lac, un océan,
avec de l'eau fraîche et de l'eau
salée, et puis toutes sortes de
poissons... c'est pour une salle
à manger.

CHARBON

Nous en avons en quantité de toutes les
grosses, et de qualité garantie.
Faites-en l'essai, et vous n'en voudrez
jamais d'autres.

O'REILLY & BELANGER, Limited. 38 rue Sparks, Bâtiment de
Russell. Tél. : Q. 861.

GARE AU POISON

Dans deux ans, la loi vous défendra l'u-
sage des allumettes au bout empoisonné par
le phosphore blanc.

Mais d'ici-là, que devez-vous faire ?

N'achetez que les allumettes

D'EDDY

portant la marque SESQUI.

Elles sont vierges de tout poison et n'offrent

ainsi aucun danger.

J. D. GRENIER,

Tailleur à la mode de la rue Dalhousie,

peut rendre un morceau de tweed et vous en fai-
re un bel HABILLEMENT ou un magnifique PA-
LETOT qu'il vous vendra à 20 ou 25 pour cent
meilleur marché que n'importe où ailleurs.

C'est de sa part de la philanthropie qui vous fait

faire de l'économie.

278